



*“Un roman poignant,
nécessaire et lumineux”*

Mathilde Gall

Il restera de toi

Mathilde Gall

Il restera de toi

Roman

© Mathilde Gall, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9248-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents, André et Mado

*Il restera de toi ce que tu as donné.
Au lieu de le garder dans des coffres rouillés.
Il restera de toi, de ton jardin secret,
Une fleur oubliée qui ne s'est pas fanée.
Ce que tu as donné, en d'autres fleurira.
Celui qui perd sa vie, un jour la trouvera.*

(...)

Simone Weil

15 août

— Je te réchauffe un café ?

— Non, c'est gentil, Jo. J'ai un autre rendez-vous à Vannes dans dix minutes.

Alors que Joseph se relevait en grimaçant du fauteuil installé au milieu du salon, Émilie attrapa son sac à main posé sur le canapé. Elle se posta devant le miroir de l'entrée pour attacher ses boucles rousses en un chignon rapide.

— Et n'oublie pas de faire tes exercices ! C'est la garantie d'une bonne rééducation.

— Je le sais bien. Mais avec mes journées bien remplies, je n'y pense pas toujours... et je t'avoue que j'ai du mal à trouver la motivation, en ce moment.

— Les retraités d'aujourd'hui n'ont plus le temps de rien, c'est dingue ! soupira Émilie en l'embrassant sur les deux joues. Je sais bien que tu es débordé, Jo, mais si tu veux remettre cette épaule en place, il faut lui accorder un peu d'attention, je t'assure.

— Je le sais, ma grande. Je te promets de faire de mon mieux.

— Je me demande si je peux te croire, lui répondit-elle, les yeux au ciel. Allez, à très vite.

— *Kenavo*,¹ Émilie. Tu passeras le bonjour à Simon et aux enfants.

Avant de refermer la porte derrière elle, elle ajouta :

— Camille et Jules reviennent justement dimanche de chez leur mère. Tu devrais avoir des nouvelles de ta petite-fille très vite.

Par la fenêtre, le vieil homme vit sa belle-fille jeter un œil sur sa montre et accélérer le pas dans la petite allée qui menait à sa voiture. L'horloge du salon indiquait dix heures quarante-cinq. Joseph tâtonna la poche de sa chemisette pour s'assurer que ses clés et son portefeuille s'y trouvaient. Il franchit la porte d'entrée à son tour, non sans avoir passé, lui aussi, la main dans ses cheveux blancs et hirsutes devant le miroir, dans l'idée illusoire d'y mettre un peu d'ordre. Il se retint de crier « Alma ! J'y vais ! », comme il l'avait fait si longtemps. Aujourd'hui, il n'avait plus personne à prévenir quand il sortait et il avait encore du mal à s'y faire.

Dehors, la température était déjà caniculaire. Écrasé de chaleur, Joseph claqua la porte derrière lui puis longea l'allée bordée de lilas. Le gazon du jardin affichait une couleur de paille. Après dix minutes de marche sous un soleil brûlant, il arriva dans le bourg d'Arradon. Il s'arrêta exceptionnellement à la

petite fontaine pour y boire une gorgée d'eau. Et comme chaque vendredi matin, depuis plus d'un an, il poussa la porte du fleuriste. Un pépiement d'oiseau annonça sa présence. Un homme frêle aux cheveux mi-longs poivre et sel s'affairait près de la vitrine. Il remplissait de fleurs de grands vases colorés, disposés sur des cagettes en bois. Ses lunettes relevées sur le front, il vint accueillir son client au comptoir en s'essuyant les mains sur un torchon.

— Monsieur Sénier, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Chaudement, Étienne, répondit Jo en sortant un mouchoir en tissu de sa poche pour s'essuyer le front. Et vous ?

— Tout va bien, je vous remercie. On a reçu ces magnifiques alstrœmères ce matin, annonça le fleuriste en pointant du doigt une brassée de fleurs déposées sur son plan de travail. Qu'en dites-vous ?

— Comment vous avez dit ? Des « astres amers » ?

— Des alstrœmères, corrigea Étienne, amusé.

— On n'a pas idée de donner un nom pareil à des fleurs ! Pourtant, je dois reconnaître qu'elles sont magnifiques, en les examinant de près.

Puis, après trois secondes de réflexion :

— Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé mon bonheur. Je vous en prends dix.

— C'est parti pour un joli bouquet d'« astres amers » ! Votre épouse aimait les fleurs d'été, si ma mémoire est bonne ?

— Alma aimait toutes les fleurs. Et je ne lui en ai pas assez offert. J'essaie de me rattraper aujourd'hui. Même si...

— Vous savez ce qu'on dit, Monsieur Sénier : mieux vaut tard...

— Oui enfin, là, j'ai carrément un trépas de retard, avoua-t-il. Enfin, *E mod-se, e man an traou*²

— Je suis sûr qu'elle apprécie l'effort de là où elle est, lui glissa le fleuriste avec un sourire complice. Je vous prépare ça.

Alors que l'homme s'attelait à la tâche, Joseph prit le temps de faire le tour de la boutique. Il caressa les pétales d'un plant de dahlias couleur brique et contempla longuement un bouquet de tournesols, les mains dans le dos. Quelques minutes plus tard, le petit rossignol sifflait de nouveau et Joseph retrouvait la chaleur écrasante de cette matinée d'août. Son bouquet sous le bras, il prit la direction du cimetière attenant à l'église. Il passa le portail, longea une dizaine de sépultures et prit à droite après le magnolia. Il s'arrêta devant la tombe d'Alma, toute proche de celle d'Éline, sa petite fille décédée à la naissance sept ans plus tôt³.

D'un geste délicat, il procéda au changement : dans le vase en terre cuite

vernies, le bouquet de la semaine précédente, manifestement desséché, fut remplacé par le bouquet de fleurs blanches. Il se rendit au point d'eau près de l'entrée, remplit la carafe en plastique qui traînait sur la grille et revint la vider dans le vase. Il recula pour se faire une idée du rendu puis s'assit sur le marbre clair, le dos courbé. En se tournant vers la stèle, il posa doucement ses doigts sur les lettres dorées.

— Bonjour, ma chérie. Je t'ai pris des... je crois que ce sont des astres à terre. À moins que ce ne soient des astres à vers ? Je ne sais plus. Et peu importe. Je me suis dit que ça changerait un peu.

Il regarda autour de lui :

— Tu risques de faire des jaloux dans le voisinage... et je ne serais pas étonné qu'il en manque une ou deux dans le vase la semaine prochaine, chuchota-t-il avec un sourire.

À l'autre bout de l'allée, madame Régent, l'ancienne coiffeuse, s'avavançait à petits pas vers la tombe de son mari. Joseph la salua d'un geste de la main. Il reprit son monologue à mi-voix :

— Alors, raconte, quelles sont les nouvelles d'en haut ? Est-ce qu'il fait aussi chaud que chez nous ? Parce qu'ici, c'est la fournaise, vivement le retour du frais. Et de la pluie !

Joseph croisa les bras, avant de continuer en levant les yeux au ciel :

— Je me demande bien où est passé notre crachin breton. Ces temps-ci, ce sont les anciens et les végétaux qui trinquent. Si tu voyais le jardin... Je préfère même pas te raconter, tu en serais malade.

Après un coup d'œil sur la tombe d'à côté, Joseph attrapa une fleur dans le vase, sortit de sa poche un petit couteau et en raccourcit la tige. Il la déposa doucement sur le petit carré de marbre noir voisin en chuchotant « il n'y a pas de raison que tu n'en profites pas, toi non plus » et reprit sa place.

— Sinon, eh bien, rien de nouveau. J'imagine que les enfants vont bien. Émilie vient de passer à la maison pour mon rendez-vous de kiné.

Le vieil homme parlait tout en faisant doucement rouler son épaule sous sa main.

— Ça progresse doucement, j'ai un peu moins de douleurs mais je dois faire mes exercices. Et je manque de sérieux.

Il laissa passer quelques secondes avant de répliquer, les paumes levées vers le ciel :

— Je sais, je sais, mais tu n'es plus là pour me rappeler à l'ordre, que veux-tu...

Un silence encore. Il contemplait ses mains tout en parlant :

— Émilie m'a dit que les enfants étaient pressés de rentrer. Tu les connais, ces deux-là, quand ils sont chez leur mère outre-Manche, c'est silence radio. Et pas de nouvelles de Simon. J'imagine qu'il travaille beaucoup, comme toujours.

Il s'interrompt de nouveau, pensif.

— Jeanne, elle, m'a envoyé quelques photos de Perpignan, où ils ont l'air d'avoir beau temps. J'ai cru comprendre que les garçons faisaient de la planche à voile et qu'ils avaient assisté à une course de vachettes !

Il laissa son regard divaguer. Puis il reprit le fil :

— Je n'ai pas tout compris mais ils me raconteront ça à leur retour, j'imagine. Quant à Estéban et Martin, ils partent ce soir pour quinze jours dans le Sud-Ouest chez des amis, avec les filles. Ça va leur faire du bien. Esté est crevé et il aura encore du boulot au verger à son retour.

Il posa sa main sur la pierre chauffée par le soleil et se mit à la caresser doucement.

— J'imagine qu'ils appelleront ce soir, pour mon anniversaire. Et puis, s'ils ne le font pas, ce ne sera pas très grave, hein ? Je ne leur en voudrai pas d'oublier leur vieux père, surtout pendant les vacances.

Il jeta un œil à sa montre :

— En parlant d'anniversaire, je dois te laisser : Eugène m'attend ce midi pour déjeuner. Je sais déjà qu'il aura mis les petits plats dans les grands pour l'occasion. J'ai proposé d'apporter le dessert mais tu le connais, mon « Gène » : il aura préparé une tarte au citron, pour me faire plaisir, comme toujours. Et je ne prendrai surtout pas le risque de me faire insulter en arrivant avec une pâtisserie du commerce !

Joseph posa ses coudes sur ses genoux et se frotta les mains avec lenteur. Il suivit d'un œil distrait une mésange qui venait de se poser sur la sépulture voisine, tout en laissant aller le fil de ses pensées.

— Est-ce que je t'ai dit que Simone Mermet était décédée ? Oui, je crois que je te l'ai déjà dit la semaine dernière... morte dans son sommeil, c'est son fils qui l'a trouvée un matin. Quatre-vingt-douze ans, c'est un bel âge pour mourir, non ? Je ne sais pas si je vais durer jusque-là. Ici-bas, la vie continue mais rien n'a plus la même saveur.

Tout en sortant son mouchoir de sa poche, il baissa d'un ton :

— Ça ne va pas très fort, ces jours-ci. Je serai heureux de te retrouver, mon Alma. Tu vas encore me dire que je radote mais, que veux-tu... Sans toi, c'est plus pareil.

Après s'être de nouveau essuyé le front, il glissa son mouchoir dans sa poche. Puis il resta silencieux quelques instants encore, les yeux dans le vague, avant de se lever et de lisser tranquillement son pantalon.

— Allez, j'y vais, ma chérie. Mais je reviens vite. Je t'embrasse. Et pas besoin de me raccompagner, va, je connais le chemin.

Dans un demi-sourire, le vieil homme laissa courir ses doigts le long de la stèle. Puis il fit demi-tour, repartit la tête basse et les mains dans les poches. La mésange, sur la tombe d'à côté, avait elle aussi pris son envol en un battement d'ailes.

CHAPITRE 1

3 septembre

Simon avait donné rendez-vous à Jeanne et Estéban à dix-neuf heures dans le restaurant qu'un copain de lycée avait ouvert récemment dans le vieux Vannes. Il leur avait promis une cuisine locale et généreuse, qui allait forcément leur plaire.

Ils avaient beau habiter dans la même région, rares étaient les occasions pour les deux frères et leur sœur de se retrouver tous les trois. Jeanne habitait Nantes, à une heure de là, et ne revenait que de temps en temps chez son père, Joseph. Estéban et Simon vivaient dans le coin, eux, mais avec leurs agendas chargés de quarantenaires actifs et pères de famille, c'était toujours un casse-tête pour trouver une date qui leur convienne à tous. Ils étaient pourtant bien conscients, chacun à leur manière, que cette relation méritait qu'ils en prennent soin. Ces moments-là, c'était juste eux trois. Leur père, leurs enfants, et leurs *valeurs ajoutées*, comme les surnommait Joseph, acceptaient de ne pas en être et ils leur en étaient reconnaissants. Jeanne avait proposé le concept cinq ans auparavant, quand Simon était revenu s'installer en Bretagne. C'était l'occasion de faire le point sur leur quotidien, et de renforcer des liens un temps distendus.

Lorsqu'il avait poussé la lourde porte en bois avec une bonne demi-heure de retard, Simon avait humé avec appétit les effluves de poisson grillé qui flottaient dans la salle. Estéban et Jeanne étaient déjà installés à une petite table près de la fenêtre. Son verre de vin dans une main, le benjamin, son grand corps replié sur sa chaise, mimait une scène dantesque à l'aide de larges gestes circulaires. Face à lui, les jambes croisées et l'œil rieur, Jeanne l'écoutait en sirotant son verre. Elle finit par éclater de rire. Lorsque Simon arriva à leur hauteur, le frère et la sœur se tenaient les côtes et riaient bruyamment. Ils levèrent les yeux vers leur aîné. Jeanne essuya même une larme au coin de l'œil du bout des doigts.

— Eh bien, y'a de l'ambiance par ici.

Jeanne se leva pour l'embrasser alors qu'Estéban retirait son pull marin.

— Je racontais à Jeanne que je suis tombé en panne hier, sur la route de Rennes. Et que l'homme qui s'est arrêté pour m'aider a réussi à bousiller mon cric.